Jeudi 23 mars 2017 20h30 [GMT + 2]

NUMERO **640**

***Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde*— PHILIPPE SOLLERS**

***Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNES AFLALO**

www.lacanquotidien.fr

Diables et voyous
par Philippe Hellebois

Le dimanche 5 mars dernier, au journal de 20 h de France 2, une dame respectable, manifestante pro-Fillon, interviewée dans l'après-midi au Trocadéro, dit que si son champion se trouve empêché, elle votera plutôt FN que Macron. Emportée par son élan, elle rajoute rageusement : « Macron jamais ! ».

Que l'électorat de droite vote parfois FN n'est pas neuf, mais qu'il le proclame maintenant sans vergogne donne à penser. La honte devant le FN éprouvée par la droite a disparu alors qu'elle était encore vivace à la fin du siècle dernier, en 1998, quand un Charles Millon, pionnier en la matière, se faisait exclure de l'ancienne UDF pour avoir conclu un accord avec l'extrême droite en vue de garder le pouvoir en région Rhône-Alpes. Ce même Millon vient du reste de revenir aux affaires puisqu'il a intégré discrètement l'équipe Fillon.

Approximativement vingt ans, c'est donc ce qu'il aura fallu pour assister à la naissance d'une nouvelle droite, que la presse vient de baptiser « Droite Trocadéro » et qui se distingue d'afficher tranquillement sa proximité avec le monde encore plus à droite qu'elle. Son apparition n'a rien d'une épiphanie, mais semble plutôt l'œuvre de quelques accoucheurs, dont le duo célèbre Nicolas Sarkozy-Patrick Buisson, qui ont su faire naître ce qui cheminait déjà dans les profondeurs du goût.

Cette droite est nouvelle de retisser ses liens organiques avec son vieux fond contre-révolutionnaire, celui qui n'avait jamais accepté les Lumières et leurs conséquences politiques dans la Révolution française. À son actif, en deux siècles, de hauts faits d'armes – la Guerre scolaire, l'Affaire Dreyfus, et plus près de nous la Collaboration sous le régime de Pétain, etc. – qui se sont soldés par autant de défaites. Claudel en fut le chantre en un christianisme de désespoir qui retrouvait selon Lacan le « narcissisme suprême la Cause perdue »[1]. Et De Gaulle vint, après la Libération, pour leur éviter l'opprobre en les emmenant dans l'aventure de la V^{e} République : la France réactionnaire devenait apparemment républicaine et se voyait même décerner par le grand homme, assisté d'un autre héros, André Malraux, un brevet de résistance à l'Occupant.

Cette très belle ouvrage tint le coup aussi longtemps qu'il y eût des hommes pour l'entretenir : De Gaulle, après lui, Giscard, Mitterrand et, dans une moindre mesure, Chirac. Ces personnages furent d'une trempe particulière, que Jacques-Alain Miller dans ses « Dailytweets »*,* parus dans *La Règle du jeu* et *Lacan Quotidien*[2] pendant l'entre-deux-tours des élections départementales du printemps 2015, dit être celle des voyous. Il précisait aussi que *voyou* veut dire « artiste des rapports de force, au service, non d'une cause, mais d'une aventure personnelle, qui peut être attachante ». La référence peut se trouver du côté du célèbre *Philosophes et voyous* de Raymond Queneau qui en trace un portrait notamment à l'aide de cette citation du Littré : « Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère ; C'est le libertinage enfin en raccourci ; Sur un front de quinze ans c'est le vice endurci. Et pourtant il est brave, il affronte la foudre ; Comme un vieux grenadier, il mange de la poudre… »[3] Autrement dit, l'idéal ne l'encombre pas, il a mieux à faire (le voyou est voyeur toujours sur la voie), mais cela ne l'empêche pas d'être courageux et ferme quand il le faut. Queneau précise encore qu'il ne faut pas se focaliser sur l'âge de quinze ans, cet état pouvant qualifier l'homme de tout âge. De Gaulle serait-il donc un voyou ? Et pourquoi pas ! C'est bien parce que la France fut son aventure personnelle qu'il put y entraîner tant de gens. À la fin d'ailleurs, cela se voyait et pouvait faire rire, surtout vu du dehors !

Ces voyous méritent assurément tous les éloges de nous avoir protégés, pendant plus d'un demi-siècle, de la clique du diable, c'est-à-dire des héritiers de ceux que Lacan qualifia, au sortir de la guerre, d'ennemis du genre humain[4]. Ceux-ci refont d'autant mieux surface qu'ils se sont adjoints de troupes fraîches sous les espèces des « laissés pour compte de la mondialisation »[5]. En face d'eux qui pour faire sans faiblesse le travail du voyou ? *Juppé* ? Hélas, trois fois hélas, il a rejoint les autres grands battus de l'histoire que furent Mendès-France, Rocard et Barre, battus parce que pas voyous pour un sou. *Macron* ? Sémillant jeune homme que Yann Moix compare à tort à Giscard. Sans véritable parti, celui-ci fut élu grâce à la droite dure que lui apporta le jeune Chirac pour la lui retirer

brutalement lors des élections suivantes. Macron paraît d'autant plus tendre qu'il n'a pas d'appui de ce genre, mais seulement celui de quelques socialistes déboussolés. *Fillon* ? Voilà un voyou présentable, en tout cas fort bien habillé, mais que sa jouissance a rendu pour le moment inefficace parce qu'il ne fut pas assez soucieux des conséquences… (les obsessionnels analysés savent que leur narcissisme peut leur faire faire les plus grosses bêtises). Il avait pourtant des atouts, un fond de jeu très romanesque au style un brin gidien qui autorisait les plus grands espoirs.

Et puis ? Force est de constater ici aussi une crise des vocations, l'époque n'étant peut-être plus propice, Kojève *dixit*, aux grands hommes. Le voyou est aujourd'hui mis en examen, scruté en tous sens, évalué, bref ce n'est plus une vie ! Et pendant ce temps, les respectables bourgeois qui se pressent à certains meetings trouvent une nouvelle jeunesse en jouant aux fanatiques – le voyou devient foule. Il restera donc à convaincre sans lui tout ce qui constitue l'opinion éclairée – indécis, abstentionnistes, humanistes divers, etc. – en lui montrant que le diable a le pied fourchu, fût-ce en louboutins. Son cousin hollandais, aussi blond et permanenté qu'elle et que l'oncle Donald, vient d'ailleurs, après un pilonnage intensif de ses opposants, de mordre la poussière.

[1] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits,* Seuil, 1966, p. 826-827.

[2] « Intellectuels idiots utiles du FN. Les tweets journaliers de J.-A. Miller lors de cet entre-deux-tours des élections départementales », *Lacan Quotidien*, supplément du 26 mars 2015.

[3] Queneau, R., *Journal 1939-1940* suivi de *Philosophes et voyous*, Gallimard, 1986, p. 234.

[4] Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, *op. cit*., p. 151.

[5] « Sarkozy au point exquis. Les tweets journaliers de J.-A. Miller après les élections départementales », *Lacan Quotidien*, n° 496, 30 mars 2015.

Le « discours » de M^me^ MLP (I)

par Pierre Naveau

Lorsqu'on écoute les discours de M^me^ MLP, l'on s'aperçoit que le ton est tantôt véhément tantôt contenu. Cela dépend. De son auditoire, sans doute. Et, bien sûr, du thème qu'elle s'est donné pour tâche de traiter. Quand le ton est contenu, M^me^ MLP donne en même temps l'impression qu'elle veut aller au plus vite. Tient-elle à se débarrasser de ce qu'elle est en train de faire – à savoir : essayer de soutenir un « discours » ? Qui sait ? Parfois, dans ce qu'elle énonce, elle semble s'absenter, ne pas y être. Mais M^me^ MLP ne cherche-t-elle pas surtout à montrer principalement qu'elle est prête et que, du même coup, elle brûle d'impatience ? Présidente ? Mais elle s'y voit déjà ! N'arrive-t-elle pas en tête dans les sondages ?

M^me^ MLP passe d'un sujet à l'autre. La ponctuation n'est pas ce qui importe. Son propos devient une sorte d'attrape-tout. Ce qui prévaut, c'est la formule, assassine croit-elle, qu'elle a trouvée. L'enjeu de son « discours », en effet, est, au fond, de régler son compte – d'un trait qui soit, avant tout, de raillerie – à chacun de ses adversaires politiques. L'humilité n'est pas ce qui caractérise M^me^ MLP. En l'écoutant vitupérer, l'on se dit : « Eh bien, quelle prétention ! »

La menace

M^me^ MLP est experte dans le maniement de la contradiction. Un exemple ? D'un côté, l'adhésion au FN est placée sous le signe d'un slogan : « Contre l'immigration, le FN est la solution ». C'est en effet l'idée fixe qui s'impose dans chacun des discours de M^me^ MLP. Voulant enfoncer le clou, elle y revient sans cesse. D'un autre côté, M^me^ MLP peut dire, dans son « Discours » du 14 mars, que « l'ennemi n'est pas le migrant ». « L'ennemi, ajoute-t-elle alors étrangement, est en nous. » Elle explique en effet que cet « ennemi intérieur » n'est autre que « l'individualisme radical qui fait, de chaque homme et de chaque femme, une marchandise comme une autre ». On se demande qui lui a

soufflé cette phrase qui sonne mal. À quoi est-il ainsi fait allusion ? Elle le précise. Si elle dénonce le fléau de l'immigration, c'est parce qu'elle refuse, dit-elle, de fermer les yeux sur « le trafic des migrants ». Bref, ce qui menace la Nation, ce n'est pas le migrant au singulier, ce sont les migrants au pluriel. La nuance, comme on le voit, est d'ordre grammatical. L'arrivée en masse des migrants sur la terre de France, telle est donc la raison qui rend, d'une manière générale, M^me^ MLP hostile à l'immigration. En un mot, l'immigration, c'est le Mal. Cette raison est ainsi seulement invoquée, sans que, pour autant, un raisonnement l'articule. M^me^ MLP paraît haïr les raisonnements. Sait-elle que Socrate mettait en garde Phédon contre « la haine des raisonnements » ?

L'ambition

Quand, dans son « Discours » du 26 février, M^me^ MLP aborde ce que devrait être la fonction d'un Président de la République, le mépris est tout de suite là. Elle se moque des trois derniers présidents : MM. Chirac, Sarkozy et Hollande. Elle les traite, tant qu'à faire, de « politiciens de bas niveau ». L'injure lui vient ainsi immédiatement à la bouche. Ils n'ont pas été, selon elle, des présidents à la hauteur. Tout au plus, raille-t-elle alors, ont-ils été « les chefs d'une majorité présidentielle » ou « les supérieurs hiérarchiques de collaborateurs ». D'un geste prompt, M^me^ MLP les prend en quelque sorte dans sa main et les met dans le même sac. Droite ou gauche, ce n'est pas là, pour elle, une différence qui vaille la peine d'être prise en considération. Ces présidents ont été, au fond, dit-elle, « sans importance ». Ils se sont livrés à une sorte de « bricolage » et se sont ainsi montrés « inefficaces » et « incompétents ». De ce fait, accuse-t-elle, la fonction de Président de la République a perdu de son prestige. Sous-entendu : Son élection comme présidente est maintenant attendue, pour qu'enfin le niveau soit relevé. S'il faut raisonner en termes de « niveaux », alors on s'étonne. M^me^ MLP se laisse aller, sans vergogne, à effectuer un ravalement des anciens présidents au rang de « moins que rien ». Ils ne sont plus, à ses yeux, que « quantité négligeable ». Mais, se demande-t-on alors, comment fait-elle pour ne pas être elle-même saisie par l'idée de la médiocrité de ses propres « Discours » qui, à les entendre, ne se situent pas du tout au-dessus du niveau des autres ? Peut-être devrait-elle se relire.

M^me^ MLP affirme que, si elle est élue présidente, elle supprimera le quinquennat et le remplacera par le septennat. Cinq ans ne suffiraient pas. Sept ans, ce serait mieux. Elle ne dit pas que c'est une proposition qu'elle fera. Elle parle de ce changement comme si c'était déjà fait. Il s'agit, avance-t-elle, de « mettre de l'ordre » dans les institutions. Visant l'armée, la police et la justice, veut-elle dire par là qu'il faudra les mettre au pas ? Comme M^me^ MLP n'entre pas dans les détails, son propos demeure souvent allusif. N'a-t-elle pas cependant l'idée que, par l'entremise de chacun de ses « Discours », elle tient beaucoup à faire surgir une menace ?

« Finie la petite politique ! », s'écrie-t-elle. À partir de là, le « Discours » de M^me^ MLP enfle. Si elle est élue, la France sera enfin le pays de la grande politique. Elle cite Shakespeare : « Être grand, c'est épouser une grande querelle ». Elle reconnaît avoir

trouvé cette phrase dans l'avant-propos du livre de Charles de Gaulle, publié en 1932, *Le fil de l'épée*. M^me^ MLP ne dit pas ce que serait, pour elle, la « grande querelle ». Le contexte semble indiquer toutefois que la querelle dont il s'agit serait celle qui a pour objet l'autorité de l'État. Quand M^me^ MLP affirme que c'est la « personnalité » du candidat à la présidence de la République qui importe et que l'on saisit alors que sa référence est celle du Général de Gaulle, l'on n'en revient pas. Il n'y a pas à dire, M^me^ MLP veut prendre place dans la série des grands hommes. On se dit que voilà une candidate qui ne manque pas d'air. Et, sur ce point, on ne peut pas s'empêcher de penser à « la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ». C'est bien ça, en effet, la question. Pour qui M^me^ MLP se prend-elle ?

Car, qu'est-ce que M^me^ MLP a réalisé d'important ? D'où tire-t-elle sa légitimité ? Elle a été membre d'un Conseil régional et d'un Conseil municipal. Elle est députée au Parlement européen. Et elle est présidente du Front National. Bon, voilà. Il n'y a pas de quoi casser trois pattes à un canard.

Disons-le. M^me^ MLP ne tient sa véritable légitimité que de ce que « la fille ait succédé à son père ». Et que ce père ait été, depuis lors, rejeté, cela signifie simplement que le « Discours » du père demeure, dans les souterrains, le refoulé caché du « Discours » de la fille.

Du père au pire… Il n'y a pas de quoi rire.

Je pense, ici, à la lecture éclairante, par Jacques-Alain Miller, de la page 209 du Séminaire XVII qui a porté, en particulier, sur les expressions « mourir de honte » et « faire honte ». Qu'est-ce qui peut « faire honte » à M^me^ MLP ?

À suivre

Le juif de retour

Une réflexion à partir du film

« Français juifs - Les enfants de Marianne »

par Gil Caroz

Le film documentaire de Coralie Miller explore le rapport de quelques juifs au pays dans lequel ils vivent, en l'occurrence, la France. Il est noté, que depuis l'émancipation des juifs en 1791, mise à part une période de trahison pendant la dernière guerre mondiale, la France a accueilli des juifs de façon généreuse en leur offrant une éducation dans l'école publique et une place dans sa culture et sa politique. Par ailleurs, un principe talmudique mentionné dans le film, *dina de-malkhuta dina*, veut que la loi de l'État qui accueille le juif fasse loi pour lui. Une tradition éthique prescrit donc au juif de s'adapter au lieu qui l'accueille. Ainsi l'intégration est ce à quoi aspirent aussi bien la France laïque que ses juifs.

Si le film est marqué par la douleur liée à la période de trahison sous le régime du Maréchal Pétain, il est né sur fond des inquiétudes suscitées en France par les attentats de ces dernières années. Ceux-ci ont conduit certains juifs à partir en Israël, de même que les slogans « mort aux juifs » proférés dans les rues de Paris lors de l'opération « Bordure protectrice » (en hébreu *Mivtsa Tsouk Eitan*) lancée contre le Hamas en été 2014. Le documentaire tente de rétablir l'espoir que les juifs en tant qu'ils appartiennent à une collectivité particulière puissent retrouver leur place dans cet autrui qu'est la France. En effet, les personnes juives qui y sont interviewées se montrent très en accord avec la place que la France leur offre.

Mais qu'il faille affirmer avec force qu'il est possible d'être juif et français à la fois, que l'on se fait une identification en concoctant plusieurs signifiants, que ce compromis

entre divers signifiants peut être comparé à la fusion de métaux dans le creuset de l'orfèvre (signification du mot France en hébreu, *Tsarfat*), ne fait que confirmer qu'il y a quelque chose du *nom* « juif » qui insiste à ne pas se résorber dans le « français ». Un irréductible persiste et fait que l'intégration du juif en France n'est pas et ne sera jamais absolue.

Bien sûr on peut se dire français et juif, mais il s'agit là de deux dimensions incomparables. Le signifiant *juif* n'est pas une identification comme une autre. Les tentatives des juifs de se collectiviser sous ce signifiant se soldent sans cesse par des échecs. Le film montre bien que même le signifiant « Israël » n'a pas une force absolue de rassemblement. Certains juifs affirment leur lien au pays dont il est le nom, d'autres s'y disent indifférents. Ces signifiants, qui devraient rassembler les juifs autour d'un lieu, d'un territoire commun qui en ferait une nation, sont l'objet d'une éternelle polémique. Cette polémique foncière est la vérité sous-jacente à la boutade qui relève que : *quand il y deux juifs, il y au moins trois opinions*.

Le juif n'est fondamentalement pas d'accord avec l'autre. C'est qu'à un certain niveau, le signifiant *juif* n'est pas utilisable comme un S_1 qui produit une identification. L'identification est du registre de l'être, elle appartient au monde des semblants, à la dialectique entre S_1 et S_2. Or, il y a une dimension dans l'existence juive qui est une marque sur le corps, un S_1 qui n'est pas une représentation auprès d'un S_2.

Parlant de Benny Lévy qui a tenté à partir des années 1980 d'atteindre cette dimension hors dialectique afin de l'incarner, Jacques-Alain Miller a qualifié cette position de celle d'un têtu qui « ne marche pas dans la combine de la dialectique »[1].

Être juif[2] de B. Lévy est un pamphlet destiné à illustrer cette position incarnée par le juif « savant », c'est-à-dire le juif qui oppose *l'étude et l'observance* à la « pensée grecque » en tant qu'elle est le modèle de l'occident pour la philosophie, la politique et le langage universitaire. Cette opposition est développée par B. Lévy à partir d'une question-réponse de Lévinas : « Qu'est-ce que l'Europe ? C'est la Bible et les Grecs. » Mais là où Lévinas trouve que le Talmud et le grec peuvent s'accorder, B. Lévy affirme l'existence d'une « guerre métaphysique impitoyable entre la tradition d'Israël et la pensée grecque » – et il nous renvoie au Traité *Baba Kama* dans la Guemara[3] qui dit : « maudit soit celui qui enseigne la sagesse grecque à son fils »[4].

Pour B. Lévy, c'est dans la combine de cette sagesse grecque que le juif savant refuse de marcher. Il rejette le semblant de l'être et se passe du message de l'Autre pour se brancher sur un « faire » qui précède le signifiant. Il est en lien direct, hors toute temporalité historique et sans médiation, avec le moment constitutif aux pieds du Mont Sinaï où Moïse propose l'alliance avec Dieu aux enfants d'Israël et eux de répondre que tout ce que Dieu a dit « nous ferons et ensuite nous entendrons » (*na'assé ve-nichma*). En mettant l'acte avant le message, le juif consent à se soumettre à la lettre avant même d'entendre le sens. Cet acte est une prise de position fondamentale, qui précède toute vérité religieuse intime. Ainsi, déconnecté du sens de l'Autre, le juif n'est pas soumis à la nécessité de croire pour pratiquer le rite, il n'a pas besoin de comprendre pour lire, il est dispensé du sens pour se pencher sur la lettre, au plus près du réel[5].

Si ce juif savant se méfie de l'antisémitisme, il n'en fait pas son affaire. L'antisémitisme est perçu par lui comme n'étant qu'une des formes de l'embrouille de l'*occidenté* par rapport à *son* objet *a*. L'antisémitisme naît de la confrontation entre une logique universelle simple, sinon simpliste, et la singularité à propos de laquelle le juif ne lâche pas. Mais le juif savant n'a rien à faire de l'antisémitisme né de cette dialectique. Quand celui-ci apparaît, il se déplace, il fait un « retour » vers l'événement constituant de sa condition. C'est le sens de la trajectoire de B. Lévy, du maoïsme à Moïse.

Là où le juif de la *Haskala* tentait de s'assimiler en trouvant un arrangement avec l'Autre grec, le juif savant n'attend rien de cet Autre. Il se retourne vers sa pratique qui n'implique pas la croyance et refait le choix forcé de la lettre comme reste qui chute du sens. C'est ce qui se lit en 2003 dans la réaction de B. Lévy à Alain Finkielkraut qui déplore le fait que l'Europe devient post-nationale, de ce fait n'est plus tolérante à l'articulation entre l'universel et le particulier, et du coup « fait la leçon au juif ». De deux choses l'une lui rétorque B. Lévy : soit la nation, en l'occurrence la nation française, est morte, et alors tu n'as qu'à t'en écarter car tu n'es pas un croque-mort ; soit elle n'est pas morte, elle est agonisante, et « là, c'est terrible, parce que la seule manière qu'elle aura de vouloir survivre, c'est de repuiser en elle la ressource d'une identité, et tu sais très bien que cela se fera contre nous en utilisant toutes les matrices que lui aura fourni l'antisémitisme philosophique d'aujourd'hui, le christianisme sécularisé tel que tu l'as appelé »[6].

Mais B. Lévy va encore plus loin dans le refus d'un compromis avec un humanisme philosophique[7]. Exaspéré par le cliché « Dieu est mort à Auschwitz », il s'attaque au discours qui se construit autour de la Shoah. Toute tentative de lire les événements de la Shoah dans les termes d'un discours humaniste incluant le Bien et le Mal est proscrite par lui car sentimentale. Ainsi il s'en prend à la culpabilité du survivant décrite par Primo Levi comme étant du registre de l'universelle volonté de l'homme de supplanter son prochain. Selon B. Lévy, le juif doit se soustraire à ce sentimentalisme et revenir à l'étude et à l'observance en lien avec la parole du Sinaï. « Il doit écarter de lui ce qui est non juif pour produire précisément le reste, juif ». Ce mouvement, qui consiste à s'écarter de l'Autre grec, il le nomme le « retour ». Il ajoute que si le juif est un survivant, c'est en tant qu'il est le reste qui ne s'intègre pas dans la pensée grecque : « C'est toujours par le retour qu'il y a du juif. Par la formation du reste, la production positive du survivant. Chaque juif est essentiellement un survivant »[8]. Pour B. Lévy, ce retour converge d'ailleurs avec un retour au pays d'Israël, et plus précisément à Jérusalem.

Sans doute, peu nombreux sont les juifs qui suivent la radicalité de ce chemin de « retour ». Ce point est invivable, impossible à atteindre, sauf pour quelques exceptions comme B. Lévy. Il n'empêche qu'à considérer le juif comme *nom*, il n'est pas impossible que ce point irréductible soit toujours présent chez qui répond de ce nom. Autrement dit, que le juif honteux, de dénégation, de la *Haskala*, mais aussi le juif français ou le juif israélien – toutes ces figures du juif qui peuvent se rencontrer au quotidien – couvrent par le compromis qu'ils font avec la pensée grecque un irréductible têtu, qui ne marche pas dans la combine de la dialectique philosophique. Ainsi, dans le film de Coralie Miller, Pierre Kalfon affirme sa laïcité absolue et pourtant revendique sa « condition de juif ». Il dit sa fidélité à la France en se montrant scandalisé par les paroles de Benyamin

Netanyahou « qui veut l'englober » en l'invitant à vivre en Israël. L'irréductible têtu est présent aussi bien chez le juif qui perd sa confiance en la France actuelle et qui fait son *Aliyah*. On trouve dans toutes ces figures la résonance de ce refus de marcher dans la combine de l'Autre grec, même s'il ne s'agit pas de juifs savants au sens de l'étude et de l'observance.

Reprenons la remarque de J.-A. Miller sur le juif tel que B. Lévy s'était retrouvé vouloir être. « C'est quelqu'un qui, depuis six mille ans, n'entend pas raison, qui reste fixé à un traumatisme initial – et la psychanalyse n'y peut rien »[9]. J'ajouterais qu'il serait même contraire à la psychanalyse de prétendre guérir ce point paradigmatique de la singularité.

[1] Miller J.-A., « L'ironie des Lumière », *La Règle du jeu*, n°24, janvier 2004, p. 85.
[2] Lévy B., *Être juif : études lévinassiennes*, Verdier, 2003.
[3] Une rédaction de commentaires et de controverses qui constitue, avec la Michna, el Talmud.
[4] Lévy B., « Lévinas et le grec », *Cahiers d'Etudes Lévinassiennes*, Hors série "Benny Lévy", 2005.
[5] J.-A. Miller dit du juif savant : "C'est quelqu'un d'irréductible, et qui est tout à son interminable déchiffrage de la lettre […], lettre qui est elle-même un reste, [ce qui] est tout à fait distinct de l'interprétation du sens. Le déchiffrage de la lettre dans sa matérialité n'a rien à voir avec la réinterprétation créatrice, du style *Rerum novarum*. On sait bien qu'on peut faire dire n'importe quoi à un texte ». (« L'ironie des Lumière », *op. cit.*)
[6] Lévy B., et Finkielkraut A., (débat), « Le juif, l'universel et la laïcité », *Cahiers d'Etudes Lévinassiennes*, n°3, p. 261.
[7] Finkielkraut A., « Survivant », *in* Lévy B. & Finkielkraut A., *Le Livre et les livres. Entretiens sur la laïcité*, Verdier, 2006.
[8] Lévy B., *Être juif : études lévinassiennes*, Verdier, 2003, p. 29.
[9] Miller J.-A., « L'ironie des Lumière », *op. cit.*

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter @lacanquotidien

▪**Erreur ! La référence de lien hypertexte est incorrecte.** ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• ***À l'attention des auteurs***

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•***À l'attention des auteurs & éditeurs***

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris